

## Perception tactile des sols de quelques villes du passé à la lumière de récits d'écrivains voyageurs.

Le présent exposé s'inscrit dans une recherche plus large menée depuis une dizaine d'années, celle de connaître la vie des villes européennes au moyen des perceptions sensorielles et ce au travers de récits de voyageurs. L'idée était de créer un corpus, une banque de données assez importante de connaissances sensibles sur la ville pour constituer une base une réflexion suffisamment large.

A ce jour, environ 150 descriptions d'odeurs de villes ont été récoltées, 140 d'ambiances sonores, 120 sur la lumière des villes, et quelques dizaines se rapportant aux perceptions thermiques et tactiles. C'est de cette dernière modalité sensorielle dont je vais vous entretenir ici.

Le temps qui m'est imparti ne me permet que d'en montrer malheureusement le début et la fin, les citations de départ et les premières conclusions que l'on puisse en tirer.

Commençons par une citation :

***A Tolède, le pavé est composé de petits cailloux polis, luisants et aigus, qui semblent avoir été placés avec soin du côté le plus tranchant [...] et qui fait crier d'angoisse le voyageur accoutumé aux molleses de l'asphalte Seyssel et aux élasticités du bitume Polonceau.*** (1)

Cette remarque écrite en 1840 par Théophile Gautier rend bien le travail accompli et les développements technologiques qui ont menés à ce que nous foulons des pieds dans nos villes aujourd'hui.

Marcher dans les rues était auparavant une véritable épreuve ! (Rappelons que le premier trottoir apparaît à Paris en 1782 dans la rue d'Odéon) (2) Six extraits décrivant les tourments des piétons sont bien explicites de ce qu'ils vivaient :

faisons une entorse à notre sélection d'écrivains voyageurs en prenant le témoignage d'un Parisien, Louis Sébastien Mercier, qui parle de la rue de la capitale en 1782 :

***Un large ruisseau coupe quelquefois la rue en deux, et de manière à interrompre la communication entre les deux côtés des maisons. A la moindre averse il faut dresser des ponts tremblants. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Parisien traverser ou sauter un ruisseau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs et un habit galonné, courir dans de vilaines rues sur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttières sur un parasol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du faubourg Saint-Jacques dîner au faubourg Saint-Honoré, en se défendant de la crotte, et des toits qui dégouttent! Des tas de boue, un pavé glissant, des essieux gras, que d'écueils à éviter! Il aborde néanmoins; à chaque coin de rue il a appelé un décrotteur. Il en est quitte pour quelques mouches à ses bas. Par quel miracle a-t-il traversé sans autre encombre la ville du monde la plus sale ? Comment marcher dans la fange en conservant ses escarpins ? [...] Pourquoi n'avoir pas des trottoirs, comme à Londres ?*** (Louis Sébastien Mercier) (3)

Un Russe, Karamzine, écrit en 1788 - ***Une voiture est indispensable ici, au moins pour nous autres étrangers; mais les Français savent d'une façon merveilleuse marcher au milieu des saletés sans se salir; ils sautent artistiquement de pavé en pavé, et se garent dans les boutiques des voitures qui vont vite. L'illustre Tournefort, qui avait fait presque le tour du monde, après être revenu à Paris, fut écrasé par un fiacre, parce que durant son voyage il avait désappris l'art de bondir comme un chamois dans les rues, talent indispensable pour tous ceux qui vivent ici.*** (N. Karamzine) (4)

Viollet-le-Duc écrit ceci de Rome en 1836

***Nous avons le plus triste temps ; le ciel est gris, il pleut, où est donc ce beau climat d'Italie ? Il y a dans les sales rues de Rome une boue plus puante et plus épaisse encore qu'à Paris.*** (E. Viollet-le-Duc) (5)

Et 3 extraits d'Hippolyte Taine :

Pau - 1858

***Pau est une jolie ville, propre, d'apparence gaie; mais la chaussée est pavée en petits galets roulés, les trottoirs en petits cailloux aigus: ainsi les chevaux marchent sur des têtes de clous et les piétons sur des pointes de clous. De Bordeaux à Toulouse, tel est l'usage et le pavage. Au bout de cinq minutes, vos pieds vous disent d'une manière très intelligible que vous êtes à deux cents lieues de Paris.*** (Hippolyte Taine, 1858) (6)

Rennes - 1863

**Ca et là, hors des grandes rues et dans les faubourgs, subsiste le pavé pointu, exécration, qui blesse les pieds; ce sont des pierres de toutes formes serrées au hasard.** (Hippolyte Taine, 1863) (7)

Montpellier - 1864

**Des rues étroites ou plutôt des ruelles pavées de cailloux pointus, de morceaux de pierres anguleuses, âpres, tranchantes, qui blessent les pieds; de petits fumiers, des restes de fruits et de légumes au milieu des rues, des enfants sales, au museau barbouillé de vieille crasse; les plus grandes maisons inhospitalières d'aspect, fermées sur le dehors et silencieuses comme des cloîtres.** (Hippolyte Taine, 1864) (8)

La même année, Baudelaire écrit à propos de Bruxelles – 1864

**Peu de trottoirs, ou trottoirs interrompus (conséquence de la liberté individuelle, poussée à l'extrême)** (9) Cette courte remarque de Charles Baudelaire cache une situation : toutes les maisons bruxelloises au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> s possèdent, à côté de la porte d'entrée, un gratte-pieds ou décrotoir, servant à racler la boue des chaussures avant d'entrer dans le hall. De nombreuses maisons à Londres en possèdent aussi. Les rues et les trottoirs en terre battue étaient la règle.

J'arrête ici les citations.

En écoutant ces quelques extraits, chacun de vous aura déjà synthétisé quelques impressions : d'abord, la majorité des textes expriment bien plus de sentiments négatifs des sols arpentés que d'expressions positives. En ce qui concerne la chose perçue, ce sont des reliefs accentués, des surfaces agressives, désagréables. Tous ces extraits décrivant des plaintes reflètent-ils le fait que ces auteurs sont tous des vieux ronchons ou révèlent-ils autre chose ?

Il est vrai que d'une part, les routes n'étaient pas des plus agréables à parcourir et c'est bien une réalité physique, mais que d'autre part, c'est une attitude humaine car comme les linguistes l'ont montré, il existe dans notre langue, bien plus de mots et d'expressions désignant les aspects négatifs de la vie que du contraire.

Ensuite, l'étonnement : Ah ! c'était donc ainsi !

L'étonnement de découvrir des pratiques du passé fort éloignées des nôtres.

L'étonnement de choses qu'on ne savait pas ou dont personnellement je n'avais jamais entendu parler comme les ponts en planches dans les rues de Paris ou qu'un mode de pavage fait de petits cailloux serrés soit si répandu en France dans la passé.

Et en même temps, paradoxalement, ces rendus d'impressions nous semblent proches. En effet, on est dans le domaine de l'humain, "du vécu, du perçu, du senti", comme disent les psychologues, et tous ces témoignages, c'est **l'homme qui est le seul instrument de mesure** et c'est ce qui fait que l'on se sent proche des ces auteurs.

Et comme notre système sensoriel n'a pas changé en 2000 ans, les sensations ressenties dans ces descriptions peuvent être revécues par nous aujourd'hui. Il est néanmoins vrai que nous n'avons pas le même seuil de tolérance pour ces surfaces foulées que dans les siècles passés. (comme il m'est difficile à moi de marcher pieds nu dans la ville.)

De manière plus large, et si je fais un parallèle avec des citations rencontrées à propos d'autres modalités sensorielles, nous devons constater qu'à part des dessins, des sculptures datant de plusieurs milliers d'années, nous n'avons pas d'archives olfactives ou sonores vieilles de plus d'une centaine d'années, et aucune tactile. D'où tout l'intérêt de ces témoignages humains si riches en informations.

Enfin quand je lis ces citations, l'envie me vient de regarder d'anciennes images de villes. Et il est frappant de voir tous des bâtiments célèbres et si élégants comme déposés sur la terre battue, comme sans socle, sans une bonne assise et entouré d'ornières..... On commence à scruter les voiries !, les perrons, les alentours, les ornières, etc...

Je terminerai par cette citation montrant un aspect plus agréable du toucher des sols, celui de rues jonchées, et ce avec Julien Gracq qui évoque le Saint-Florent des années 20 :

***La pavée - selon le dictionnaire « mot dialectal désignant la digitale pourprée » -, c'était à Saint-Florent, exclusivement, le tapis compact de pétales effeuillées dont on recouvrait les carrefours et les reposoirs le jour de la fête-Dieu ; des enfants de chœur munis de corbeilles en répandaient un supplément parfumé tout le long du cortège.*** (Julien Gracq)

Marc Crunelle – 4 mai 2011

- (1) Théophile Gautier, "Voyage en Espagne", Fasquelle éditeurs, Paris, 1843, p. 142.
- (2) André Corbin : "le misame et la jonquille", Flammarion, Champs, Paris, 1986, p. 106.
- (3) Louis Sébastien Mercier, "Tableau de Paris", tome 1, "art. "Ruisseaux", (1782), Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, 1990, pp. 46-47.
- (4) N. Karamzine, "Voyages en France, 1789-90", A. Legrelle, Paris, 1885, p.89, cité dans: Arlette Farge, "Vivre dans la rue à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle", Gallimard, coll. Folio Histoire n°43, Paris, p. 18.
- (5) E. Viollet-le-Duc, "Lettres d'Italie", Léonce Laget, Paris, 1971, cité dans : Yves Hersant, "Italies – Anthologie des voyageurs français aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles", Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, 1988, p. 737.
- (6) Hippolyte Taine, "Voyage aux Pyrénées", Librairie Hachette et Cie, neuvième édition, Paris, 1881, p. 62.
- (7) Hippolyte Taine, "Carnets de voyage, notes sur la province 1863-65", Librairie Hachette et Cie, Paris, 1913, p. 37.
- (8) Hippolyte Taine, op. cit., pp. 192-193.
- (9) Charles Baudelaire, "Pauvre Belgique", Editions Louis Conard, Paris, 1953, p. 13.
- (10) Julien Gracq, " Carnets du grand chemin", José Corti, Paris, 1992, pp. 150-151.